

per, après lequel le bal a repris et s'est prolongé jusqu'à trois heures du matin.

La pièce de M. Ponsard, le *Lion amoureux* représentée hier aux Français, a obtenu un grand et légitime succès. La donnée est émouvante, les scènes rapides, le style vigoureux sans redresse.

La scène se passe en pleine Terreur. Il s'agit d'un conventionnel amoureux de madame Tallien et qui lutte entre sa passion pour cette femme et son attachement à la République. Le cinquième acte se passe sur la plage de Quiberon.

Dans l'acte qui représente le salon de M^{lle} Tallien, un jeune officier d'artillerie vient demander avec une timidité brusquée d'être envoyé à l'activité. Cet officier est le général Bonaparte.

L'Empereur et l'Impératrice assistaient à la représentation. A diverses reprises, LL. MM. ont donné le signal des applaudissements.

Une affection pulmonaire, dont la gravité avait fait de rapides progrès ces jours derniers, vient d'enlever subitement M. Alfred Guézennec de Bréhat, auteur de plusieurs romans estimés.

Le comte Ardré de Montalembert, neveu du célèbre orateur, vient, après plusieurs années passées dans le monde, d'entrer au noviciat des Jésuites.

L'interdiction que le ministère de l'intérieur faisait peser sur l'*Indépendance belge* sera levée le 1^{er} février. M. Bernardi, propriétaire de cette feuille toujours en quête des primeurs politiques, était venu à Paris dans le but d'obtenir que l'interdit dont l'administration avait frappé son journal cessât le plus tôt possible. Des amis bien avisés lui ont conseillé de demander une audience à l'Empereur, qui a consenti à le recevoir vendredi dernier.

Une des écuyères de l'hippodrome, mademoiselle Constance, entraînée par une vocation irrésistible, sollicite en ce moment de M. Dejean, le périlleux honneur d'entrer dans la loge des lions de Batty.

Pour toute la correspondance, J. Reboux

BULLETIN INDUSTRIEL & COMMERCIAL.

Nous croyons intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs une lettre adressée de Marseille au *Phare de la Loire*; elle témoigne de l'extension qu'a prise le commerce de cette place pendant la guerre d'Amérique.

En 1863, nos exportations de cotons, presque nulles depuis un grand nombre d'années, s'élevaient subitement à 147,147 balles. Un entrepôt s'établissait dans notre ville, où bientôt vint s'approvisionner les métiers de la Catalogne, les filatures d'Italie et quelques filatures du Midi de la France. Le Nord lui-même opérât des achats sur notre place en cotons de qualité supérieure. Sous cette influence, le commerce d'importation s'accrut encore; des ordres plus pressants furent envoyés dans tous les pays producteurs du Levant et eurent pour conséquence d'amener dans notre port, en 1864, 167,365 balles. L'élan était donné. Avec l'accroissement de nos débouchés augmenta l'importance des envois du Levant, si bien qu'en 1865 nos importations ont atteint 194,852 balles. Cela constate une augmentation plus grande encore qu'elle ne paraît, car, depuis un an ou deux, grâce aux nouveaux modes d'emballage adoptés dans les pays levantins, les balles ont acquis un poids supérieur à celui des précédents envois. Il en résulte qu'on peut affirmer sans crainte d'erreur que depuis 1863 seulement l'importance du commerce des cotons a doublé sur notre marché. Le coton Jumel d'Alexandrie est celui que nous recevons en plus grande abondance. Les principales fournitures nous sont faites ensuite par la Macédoine, la Turquie d'Asie et d'Europe, la Syrie, l'Italie et Malte.

L'Algérie, qui nous fournit des cotons d'une qualité généralement supérieure, n'entre en 1865 dans notre approvisionnement que pour 3,925 balles.

La question est de savoir maintenant si la situation prospère du commerce des cotons à Marseille, due à la guerre d'Amérique, résistera à la cessation des hostilités.

Dans une des dernières séances du conseil supérieur du commerce, chargé comme on sait, de procéder à l'enquête sur les banques, MM. Frémy, gouverneur du Crédit foncier, et Leviez et de Soubeiran, sous-gouverneurs, ont présenté d'intéressantes observations sur le Crédit agricole et le crédit dans ses rapports avec les entrepreneurs de bâtiments; on sait la part qu'a prise indirectement le Crédit foncier aux immenses constructions dont Paris a été et reste le théâtre. Le gouverneur du Crédit foncier voudrait plus de facilité pour l'escompte du papier des entrepreneurs et pour le papier des agriculteurs. Sans se plaindre de la Banque de France, le gouverneur du crédit foncier estime qu'elle pourrait faire davantage pour les deux sortes d'opérations qui l'intéressent. Relativement au Crédit agricole, l'opinion du Crédit foncier est que le législateur pourrait intervenir utilement en déclarant justiciable de la juridiction commerciale quiconque émet des lettres de change ou des billets à ordre. Celui qui veut le bénéfice de la position de commerçant doit être tenu d'en accepter les charges.

Un journal belge, la *Revue industrielle*, de Charleroy, croit pouvoir annoncer que le gouvernement français se propose de réduire incessamment de cinquante centimes le droit d'entrée sur les charbons. Plusieurs pétitions auraient été adressées dans ce sens à l'Empereur et au ministre du commerce, notamment par les fabricants de sucre du Nord.

Les banques de Bâle, de Zurich, de Saint-Gall et la banque de commerce de Genève ont conclu entre elles une espèce de concordat, aux termes duquel toutes les valeurs émises par ces établissements seront réciproquement acceptées au pair. Dans le cas, cependant, où le paiement immédiat des valeurs tirées pourrait gêner la position de la place, il est réservé deux jours de faveur. Dorénavant, les dites banques pourront tirer sur elle des mandats de 500 fr. et plus, à deux jours de date, avec une commission de 1/2 pour mille, et chacune d'elles escomptera au pair, moyennant la commission de 1/2 pour mille, toutes les traites tirées sur Genève, Bâle, Zurich, Winterthour et Saint-Gall, qui auront au moins dix jours à courir.

Le *Moniteur* fera connaître régulièrement à l'avenir la situation exacte des travaux du champ de Mars. Cette situation est aussi favorable que possible, et il y a tout lieu d'espérer que les entrepreneurs de terrassement et de maçonnerie auront pu terminer leur tâche avant l'époque qui leur était assignée.

Le 15 janvier 1866, le cube de remblais provenant des décharges publiques s'élevait à 80,000 mèt.

et celui des fouilles exécutées dans le champ de Mars, à 100,000 — Le mouvement des terres déjà effectué pour l'établissement de la plate-forme du palais et pour le nivellement du champ de Mars s'est donc élevé jusqu'à ce jour à 180,000 mèt.

On a fait plus de la moitié des maçonneries nécessitées par les fondations, les égouts, les galeries souterraines d'aéragé. Le cube total atteignait, le 15 janvier, 16,000 mètres.

Les piés inférieures des charpentes métalliques commencent à être posées, et, vers la fin de février, on procédera à la mise en pte des premiers arcs métalliques qui formeront l'ossuaire de la partie monumentale de l'édifice.

Nous lisons dans le *Journal des travaux publics*:

On s'est souvent demandé qu'est-ce qu'on étudait l'intention de faire du palais des Camps-Elysées, alors qu'il ne doit pas servir à l'Exposition de 1867?

M. le Pré, commissaire général, vient de faire approuver à ce sujet, un projet qui rallie toutes les sympathies.

Le jour de l'inauguration de l'Exposition universelle, la commission impériale donnera, aux Champs-Elysées, une fête merveilleuse. Quarante-mille personnes y seront invitées. Le Palais de l'Industrie sera décoré par les artistes auxquels est confiée la décoration du Palais du Champ-de-Mars. On se fera facilement une idée de l'immense concours d'étrangers de distinction que cette fête, sans précédent dans l'histoire, amènera à Paris et des éléments de prospérité qu'en retireront toutes les industries du luxe.

Il est impossible qu'une telle solennité n'ait pas d'aujourd'hui, et sans doute qu'une spéculation s'organisera pour continuer, pendant la durée de l'Exposition, ces fêtes splendides, qui auront pour le monde entier un attrait irrésistible.

Le gouvernement égyptien s'est enfin décidé à créer des timbres-poste. L'émission a été commencée le 1^{er} janvier. Cette réforme était depuis longtemps réclamée par tout le commerce européen, qui était forcé d'affranchir ses lettres à un guichet où l'employé imposait un taux d'affranchissement qui variait selon sa fantaisie.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

D'après un bruit qui nous arrive de Paris, il serait question dans les hautes régions gouvernementales de fusionner les deux administrations de l'enregistrement et des contributions directes. La raison de cette modification serait les économies qui en résulteraient. Il y aurait, comme auparavant, des agents spéciaux pour chacune des deux branches de la nouvelle régie fusionnée. Seulement l'un des deux chefs de service serait supprimé dans chaque département, et il n'y aurait plus à Paris qu'une seule administration centrale. Ce serait un changement analogue à celui qui eut lieu lors de la fusion des administrations des douanes et des contributions indirectes. Il va sans dire que nous ne donnons cette nouvelle que sous toutes réserves.

Par arrêté préfectoral, la commission administrative des Hospices de Ronbaix est ainsi composée:

- MM. Louis Destombe;
- Réquillart-Désaint;
- Louis Watine-Wattinne;
- Motte-Duthoit;
- J. Renaux-Lemerre.

Ont été nommés membres de la commission administrative du Bureau de Bienfaisance:

- MM. Réquillart Désaint;
- Julien Lagache;
- Lepoutre-Parent;
- Louis Scrépel;
- Delbecq-Desfontaine.

Jusqu'aujourd'hui, il n'existait aux Ecoles académiques, (section de chant) qu'une classe de solfège pour les demoiselles. L'administration municipale vient de décider qu'un cours de chant serait ouvert à dater du 24 janvier, sous la direction de Mme Saynave. C'est une nouvelle facilité accordée aux jeunes personnes qui désirent se livrer à l'étude du chant, et nous sommes persuadés que le nombre en est assez considérable.

Nous recevons la note suivante:

« Une intéressante cérémonie a eu lieu dimanche dernier à l'église Notre-Dame. L'Union Chorale faisait bénir sa bannière, due à la générosité de M. Jules Brame, dont il n'y a pas ici à faire l'éloge. Tout le monde sait, mieux qu'on ne pourrait l'exprimer, quelles sont les qualités qui distinguent notre honorable député. L'Union Chorale a fait entendre deux chœurs, qui ont été parfaitement exécutés: *O Salutaris* appliqué avec beaucoup de bonheur au chœur *Minuit* de Kücken, par M. D. Cateau, l'habile artiste qui dirige la société, et *Dieu le veut*, par Vialon, chœur, qui tout de circonstance a fait le plus grand effet.

« On a regretté en cette occasion, le peu de confraternité qui semble exister entre nos diverses sociétés musicales. Cette observation ne s'applique cependant pas à la Société chorale, qui spontanément, a accompagné la société sœur à l'église et l'a félicitée de la gracieuseté dont elle venait d'être l'objet. »

On connaît les désastres qui sont venus fondre sur la Guadeloupe dans les derniers mois de l'année 1865. Un de ces ouragans épouvantables dont les Antilles sont parfois le théâtre et qui ravagent tout sur leur passage; l'épidémie cholérique avec toutes ses horreurs, tels sont les maux qui ont affligé notre colonie.

La lettre que nous publions plus loin a été écrite par un témoin de toutes ces calamités, une respectable sœur de St. Vincent dont les parents habitent Watteletos. Entrée à 19 ans dans l'ordre de la Charité, sœur Saint-Louis réside à la Guadeloupe depuis 17 ans.

Pendant dix-sept années, elle a vu les épidémies, la fièvre jaune, les ouragans, les tremblements de terre, tous les malheurs qui ont désolé la Guadeloupe; et aujourd'hui encore, épargnée providentiellement par tant de fléaux, nous la retrouvons sur la brèche, prodiguant son héroïque dévouement au soulagement de toutes les souffrances.

Quelles sont donc admirables, ces saintes et vaillantes filles de la Charité! Elles ont quitté leur patrie, leur famille, leurs amis, tout ce qu'elles aimaient, pour se dévouer au soulagement de ceux qui souffrent. Ce sont elles qu'on voit sur les champs de bataille secourir les blessés; ce sont elles encore qui dans nos hôpitaux, bravant la contagion, vont s'asseoir au chevet des cholériques et des pestiférés pour leur prodiguer leurs soins et leurs veilles. L'on chercherait en vain ailleurs que chez les catholiques un pareil héroïsme, et la France peut-être fière de tels enfants!

La noble conduite de la sœur Saint-Louis a, du reste, déjà attiré l'attention du gouvernement, et en 1856, M. le ministre de la marine et des colonies lui décernait une médaille d'honneur pour son dévouement pendant les épidémies.

La lettre que l'on va lire est datée du 26 décembre et ne parle que de l'épidémie cholérique; mais avant de la transcrire nous voulons dire quelques mots d'une autre lettre de la sœur Saint-Louis, datée du 26 décembre et renfermant des détails navrants sur le coup de vent qui avait éclaté aux Antilles au commencement du même mois.

On ne peut se faire une idée dans nos contrées d'un pareil désastre. Les maisons renversées, les plantations ravagées, les arbres déracinés. A la Basse-Terre, l'hôtel du gouvernement, l'évêché, l'hôpital, les casernes, tous les bâtiments publics découverts, le pensionnat de Versailles, le séminaire-collège inhabitables. Un nombre considérable de maisons ont perdu leur toiture. Dans presque toutes les communes, le chiffre des dégâts est incalculable. Chose plus triste encore, partout des habitants ont été ensevelis sous les décombres, et beaucoup de ceux qui ont été épargnés par l'ouragan se trouvent maintenant sans asile. Plusieurs navires se sont perdus corps et biens.

A Marie-Galante, les ravages de la tempête ont été plus terribles encore. Ici c'est par centaines que l'on compte les morts et les blessés! Les hôpitaux sont encombrés.

Quel désolant spectacle! Mais nous ne voulons pas nous appesantir davantage sur ces détails bien connus déjà en France et nous laissons la parole à la sœur Saint-Louis.

« Basse-Terre, 19 décembre 1865.

« Vous n'ignorez pas, sans doute, mes chers et bons parents, que le choléra vient d'éclater à la Guadeloupe. C'est la première fois que cette terrible maladie paraît aux Antilles. Je me trompe, ou plutôt j'avais oublié qu'il y a trois ans, elle était venue bien près de nous, à Portorico, à 50 lieues de la Guadeloupe.

« Le choléra a commencé à la Pointe-à-Pitre, le 22 octobre; il a sévi avec force dans cette ville sur les indigènes; quelques familles blanches seulement ont été atteintes. Le nombre des victimes a été considérable; pendant un mois le chiffre s'en est élevé en moyenne à 40 par jour. Maintenant, les victimes sont moins nombreuses; mais il y en a toujours beaucoup.

« La terrible maladie ne s'est pas contentée de ravager la population de la Pointe-à-Pitre; elle s'est étendue dans toutes les communes de la colonie, pas une seule n'a été épargnée.

« La Basse-Terre est une des villes les plus éprouvées; le premier cas a eu lieu ici le 6 novembre, un peu plus tard qu'à la Pointe. Hélas! nous n'avons rien perdu pour attendre: nous avons eu jusqu'à cent quarante-huit morts par jour et cela pendant douze jours! Le nombre des morts a ensuite été en décroissant et depuis six jours, le calme se fait, il n'y a plus que 15 à 18 morts chaque jour....

» 26 décembre.

« Je reprends ma lettre que je n'ai pu finir pour le *packet* du 20. J'espère pouvoir la continuer aujourd'hui. Je suis heureuse, chers parents, de vous dire que le choléra semble vouloir disparaître de la colonie. Il y a cependant encore des victimes dans toutes les communes et l'on n'est pas encore trop rassuré quoique beaucoup d'ambulances soient fermées.

« Dans le fort de l'épidémie, l'hôpital militaire a été converti en ambulance et pendant un mois nous avons reçu tous les malades qui se sont présentés, ou plutôt ceux que des personnes charitables et dévouées ont bien voulu ramasser dans les rues et dans les quartiers les plus abandonnés.

« Les ouvriers chargés de réparer les dommages causés par le coup de vent ont été forcés d'abandonner leurs travaux à moitié achevés; un grand nombre sont morts—je devrais dire presque tous. Notre établissement est à moitié découvert; nous aurions pu recevoir une centaine de malheureux en plus, si les salles avaient été réparées. Inutile, chers parents, de vous dire toute notre peine, notre douleur à la vue de tant de souffrances. Nous sommes toutes harassées de fatigue; nous passons des nuits affreuses, et le jour nous n'avons pas un instant de repos. C'est le bon Dieu seul qui nous soutient au milieu de nos pénibles travaux.

X. MARMIER.

(La suite au prochain numéro.)

adresse brusquement la parole, dans un idiome étranger. Sans pouvoir comprendre ce qu'elle lui dit, je devine qu'elle la grande. Comme elle me fait peur, cette méchante vilaine Anglaise! Avec ses cheveux roux et ses grandes dents, elle m'apparaît, comme le loup s'appretant à croquer le bon petit Chaperon-Rouge.

Cependant, Clara m'a remercié en souriant. Ce sourire me donne subitement un courage extraordinaire. Je m'enhardis à lui verser du vin et de l'eau dans sa timballe, à rajuster son coussin qui s'est dérangé dans un de ses mouvements, j'en viens même à l'aider à découper sur son assiette un morceau de rôti un peu dur qui résiste à ses petites menottes. Enfin je vais peut-être me hasarder à causer avec elle, quand soudain M. Chamblay s'écrie: Eh! eh! madame Faisans, il va bien votre petit. Peste! vous vous entendez à élever des garçons. Vous en faites de jolis galants!

A ces mots, je me sens rougir jusqu'au blanc des yeux, comme si je venais de commettre une grosse faute. Il me semble que, maîtres et valets, tout le monde se moque de moi, et que la gouvernante m'observe avec une joie méchante. Ma grand-mère répond cependant à M. Chamblay qu'elle est très-contente de son petit-fils et qu'elle espère bien le voir, plus tard, observer de mieux en mieux les leçons de politesse qu'elle se fait un devoir de lui donner.

Mais cette réplique ne suffit pas pour apaiser mon agitation.

Par bonheur le dîner est presque fini: M^{lle} Betsy, dit M. Miéry en s'adressant à la gouvernante, je pense que Clara est restée assez longtemps à table; voulez-vous

la conduire au jardin? Notre petit ami sera peut-être bien aise aussi d'y aller.

J'accepte avec joie cette proposition, et descends lestement l'escalier. Au jardin, il y a une balançoire vers laquelle Clara se dirige. Je l'assois sur la planchette mobile, je prends le cordeau qui y est attaché, et des deux mains je le tire. — Plus fort! plus fort! dit-elle. Je tire de tout mon pouvoir, et elle vole en l'air en poussant des petits cris de joie vifs et argentins, et ses yeux pétillent, et sa blanche figure s'empourpre comme une bande de neige virgine aux lueurs du soleil. Quelle délicieuse figure! Je me la rappelais, un jour, en lisant une histoire de la mythologie du nord, et je songeais que pas un peintre ne pourrait inventer une plus charmante image de ces Elfes légers et gracieux qui se bercent dans le calice des fleurs, dansent le soir dans la prairie, et se flent des vêtements avec les rayons de la lune.

« Assez, Clara, crie tout à coup M^{lle} Betsy; vous abusez de la complaisance de M. Max. »

Le fait est que je me sentais un peu las, mais je crois que j'aurais mieux aimé mourir que de me plaindre. Clara descend de sa balançoire, s'approche de moi, et me dit d'une douce voix caeline: Je suis bien fâchée de vous avoir fatigué; venez vous reposer là-bas, et nous causerons. Elle me conduit à l'extrémité du jardin, près d'un banc placé sous un pommier, et commence elle-même l'entretien en me disant, comme elle est contente d'être à la campagne, et étonnée de tout ce qu'elle y voit, surtout de l'aspect des montagnes et des forêts! Comme elles sont hautes ces montagnes! Comme elles sont grandes ces

forêts! A Paris, on ne voit rien de semblable. Elle m'intrigue ensuite sur ce que je fais, l'hiver, l'été, à la maison et au dehors, si j'ai de beaux livres avec des images colorées, si j'apprends la musique, si je me promène en voiture, si quelquefois si je suis grondé et mis en pénitence par ma grand-mère, comme elle par sa gouvernante.

Je lui raconte alors comment je vais à l'école, et comment je m'amuse à mes heures de récréations. Je lui parle de mon camarade Guillaume, de Benoît, de Tambour.

Elle écoute avec une vive attention en tenant ses petites mains jointes sur ses genoux, et me dit qu'elle voudrait bien voir mes amis.

Au commencement du chemin de la vie, les enfants se confient ainsi leurs candides impressions, leurs surprises, leurs joies, leurs accidents, comme des voyageurs à leur entrée dans un pays inconnu qu'ils vont parcourir.

Notre conversation est interrompue par ma grand-mère, qui vient me chercher pour me ramener au logis. Je quitte à regret la gentille Clara, mais il est convenu que je la verrai le lendemain.

Le lendemain, en effet, je retourne près d'elle, le surlendemain et les jours suivants. Bien vite, nous en sommes venus à nous trouver parfaitement à l'aise l'un avec l'autre, et très-heureux de nos réunions. Dès que mon devoir d'écolier est fini, souvent même avant qu'il soit consciencieusement fini, je vais la chercher, et dès qu'elle m'a aperçu, elle accourt précipitamment à ma rencontre, en dépit de M^{lle} Betsy qui lui reproche son étourderie.

Je lui présente l'ingénieur Guillaume, le placide Benoît, le fidèle Tambour. Benoît la regarde d'un air stupéfait. Ses yeux paraissent fixés sur elle, comme s'ils ne pouvaient s'en détacher. Ses lèvres s'entr'ouvrent et frémissent. Il fait un nouvel effort pour proférer, je pense, quelques mots, sans doute pour exprimer son admiration et ne peut articuler que son mélancolique *lo!* *lo!* Tambour comprend, dès le moment de sa présentation, qu'il doit être soumis à une nouvelle autorité, et justifier par sa bonne conduite le bien que j'ai dit de lui. Il s'approche humblement de Clara en baissant la tête et agitant la queue, ses deux signes d'obéissance, puis s'assoit sur ses pattes de derrière et la regarde, comme pour lui dire: Me voilà à vos ordres. Parlez: que dois-je faire? Guillaume ose à peine lever les yeux sur la jeune fille, et ne peut lui adresser un mot. Il est naturellement gauche et embarrassé. Mais c'est un garçon de génie qui à toutes sortes d'admirables inventions. En hiver, c'est lui qui répare nos traîneaux, et modèle avec de la neige d'énormes figures d'hommes. En été, c'est lui qui nous fait des sarbacanes avec des tiges de sureau, des sifflets avec des branches de coudrier, des chalumeaux avec des joncs, et un autre sonore instrument de musique avec des feuilles de graminées. En automne, c'est lui qui enseigne aux bergers novices l'art primitif de faire cuire leurs repas dans un trou creusé en terre, et garni de tous côtés de pierres rougies au feu.

A ma demande, pour amuser Clara, il construit avec dextérité des petits bateaux et des petits moulins. Petits bateaux! Petits moulins! Innocents jouets de

l'enfance, symboles matériels des plus vives agitations de l'homme! De même que nous suivons du regard avec inquiétude notre fragile nacelle, craignant de la voir se perdre dans les roseaux, ou se briser sur une pierre, combien de spéculateurs observent avec anxiété, dans leurs calculs pécuniaires, l'écueil qui les menace et le courant propice qui leur promet le succès. De même que nous cherchons à orienter nos ailes de moulin au léger souffle qui les met en mouvement, combien d'ambitieux tournent ainsi leurs pensées, selon le Borée des révolutions, ou le zéphyr du pouvoir. Pour les courtisans de la fortune, il y a perpétuellement dans l'air quelque chose à étudier, quelque ouragan qu'ils doivent prévoir, ou quelque bonne brise dont ils doivent tâcher de profiter. « Voyez, disait Louis XIV à un seigneur de sa cour en lui montrant le nouveau bâtiment de Versailles, vous souvient-il qu'il y avait là, autrefois, un moulin? — Oui, sire, le moulin n'y est plus. Mais le vent y est encore. »

X. MARMIER.

(La suite au prochain numéro.)

— Il n'est pas un seul Français qui ne doive connaître l'histoire de la France. Parmi celles qui ont été le plus récemment publiées, il n'en est aucune dont la lecture soit plus facile et plus agréable que celle de MM. Bordier et Charlon, ornée de plus de douze cents gravures faites d'après les œuvres d'art anciennes et modernes les plus authentiques, portraits, cérémonies, costumes, scènes de la révolution, batailles de l'empire etc. Le succès de ce livre égale celui des *Voyageurs anciens et modernes* et du *Magasin pittoresque*.